

TEXTES ET POEMES SUR LES JARDINS

- | | |
|--|----------------------------------|
| 1. Calme jardin | Léopold Sedar Senghor |
| 2. Battre la campagne | Raymond Queneau |
| 3. Les Eblouissements | Anna de Noailles |
| 4. Ayant poussé la porte... | Verlaine |
| 5. Jardin du mois de mai | Charles Trenet |
| 6. Les jardins du Calife Hakem | Gérard de Nerval |
| 7. Dans le jardin des mots... | Chloé Rolland |
| 8. Jardins du monde | Marie-Françoise Gaucher |
| 9. Mon jardin | Marie-Antoinette Cordina-Fontana |
| 10. Le Jardinier et son seigneur | Jean de La Fontaine |
| 11. Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge | Emile Verhaeren |
| 12. Gargantua | Rabelais |
| 13. Critique du jardin à la française | Jean-Jacques Rousseau |
| 14. Les Misérables | Victor Hugo |
| 15. Poèmes saturniens | Paul Verlaine |
| 16. Du côté de chez Swann | Marcel Proust |
| 17. Le petit jardin | J. Lanzmann, J. Dutronc |
| 18. Les jardins de banlieue | Boris Vian |
| 19. Les jardins suspendus de Babylone | Diodore de Sicile |
| 20. Description du jardin d'Alkinoos | Homère |
| 21. Le jardin du philosophe | Platon |
| 22. Jardins Romains | Virgile |
| 23. Jardin des mille et une nuits | Anonyme |
| 24. Poème du bassin de la cour des lions | Ibn Zamrak |
| 25. Recette véritable | Bernard Palissy |
| 26. Les caractères | La Bruyère |
| 27. La promenade de Versailles | Madeleine de Scudéry |
| 28. Manière de montrer les jardins de Versailles | Louis XIV |
| 29. Le philosophe Scythe | La Fontaine |
| 30. La faute de l'abbé Mouret | Emile Zola |
| 31. La Curée | Emile Zola |
| 32. Les lilas et les roses | Louis Aragon |
| 33. Le jardin d'hiver | Victor Hugo |
| 34. Le guépard | Giuseppe Tomasi di Lampedusa |
| 35. Sur trois marches de marbre rose | A. de Musset |

1. JARDINS DE FRANCE

Calme jardin,
Grave jardin
Jardin aux yeux baissés au soir
Pour la nuit
Peines et rumeurs,
Toutes les angoisses bruissantes de la ville
Arrivent jusqu'à moi, glissant sur les toits lisses,
Arrivent à la fenêtre
Penchée, tamisée par les feuilles menues et tendres et pensives.
Mains blanches,
Gestes délicats,
Gestes apaisants,
Mais l'appel du tam-tam
Bondissant
Par monts
Et
Continents,
Qui l'apaisera mon coeur,
A l'appel du tam- tam
Bondissant,
Véhément
Lancinant?

L. Sedar Senghor

• • •

2. LE JARDIN PRECIEUX

Les pourpres hortensias timides en leur coin
écoutaient les clochettes à l'entrée du jardin
Les galants gardénias dans leurs suaves pourpoints
entendaient le doux cri des arbres enfantins
Les charmants géraniums agiles et mutins
se lavaient les cheveux tout autour du bassin
Les violettes émues en robe de satin
tendrement respiraient le bon air du matin

Une gentille fillette avec un sécateur
en fit tout un bouquet - la fin de ce bonheur

"Battre la campagne" Raymond Queneau



3. SURPRISE

Je méditais; soudain le jardin se révèle
Et frappe d'un seul jet mon ardente prunelle.
Je le regarde avec un plaisir éclaté;
Rire, fraîcheur, candeur, idylle de l'été!
Tout m'émeut, tout me plaît, une extase me noie,
J'avance et je m'arrête; il semble que la joie
Était sur cet arbuste et saute dans mon coeur!
Je suis pleine d'élan, d'amour, de bonne odeur,
Et l'azur à mon corps mêle si bien sa trame
Qu'il semble brusquement, à mon regard surpris,
Que ce n'est pas ce pré, mais mon oeil qui fleurit
Et que, si je voulais, sous ma paupière close
Je pourrais voir encor le soleil et la rose.

"Les Eblouissements"
Anna de Noailles
(1876-193 Après trois ans)



4. AYANT POUSSÉ LA PORTE...

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Je jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Même j'ai retrouvé debout la Velléda,
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
- Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

Verlaine

• • •

5. JARDIN DU MOIS DE MAI

Chérie, comme il fait doux. Le vent s'est endormi.
Déjà, la brume vient danser après la pluie.
Une hirondelle bleue écrit des mots d'amour
Dans le ciel et je pense aux beaux jours...

Jardin du mois de mai, où êtes-vous ce soir ?
Jardin fleuri, nos cœurs se sont aimés
Par une nuit de tendre espoir.
Jardin du souvenir, mon premier rendez-vous.
Désir charmant et soudain désir fou.
Tout tourne autour de nous.

Depuis, j'ai voyagé là-haut souvent dans de beaux nuages,
Changeant d'amour comme l'oiseau change de paysage...
Mais rien n'a pu changer au jardin de mon cœur.
Mon seul amour y dort vivant et nu comme une belle fleur...

Je vous écris de loin, d'un pays merveilleux
Où les choses vous parlent quand on ferme les yeux.
La chambre que j'habite est chambre de voleur
Car j'abrite la vie, le temps, les heures...

Jardin du mois de mai, vous êtes là ce soir,
Jardin fleuri où nos cœurs vont s'aimer
Dans l'ombre ardente du ciel noir.
Tes bras qui vont s'ouvrir, je les caresse encor.
Comme autrefois ta bouche est près de moi.
Je sens vibrer ton corps.
Depuis j'ai voyagé là-haut souvent dans de beaux nuages,
Changeant d'amour comme l'oiseau change de paysage...
Mais rien n'a pu changer au jardin de mon cœur.
Mon seul amour y dort vivant et nu comme une belle fleur...

Jardin du mois de mai
Paroles et Musique: **Charles TRENET**



6. LES JARDINS DU CALIFE HAKEM

En traversant le fleuve dans sa cange, il vit avec surprise les jardins du palais illuminés comme pour une fête : il entra. Des lanternes pendaient à tous les arbres comme des fruits de rubis, de saphir et d'émeraude ; des jets de senteur lançaient sous les feuillages leurs fusées d'argent ; l'eau courait dans les rigoles de marbre, et du pavé d'albâtre découpé à jour des kiosques s'exhalait, en légères spirales, la fumée bleuâtre des parfums les plus précieux, qui mêlaient leurs arômes à celui des fleurs. Des murmures harmonieux de musiques cachées alternaient avec les chants des oiseaux, qui, trompés par ces lueurs, croyaient saluer l'aube nouvelle, et dans le fond flamboyait, au milieu d'un embrasement de lumière, la façade du palais dont les lignes architecturales se dessinaient en cordons de feu.

L'étonnement de Hakem était extrême ; il se demandait : "Qui donc ose donner une fête chez moi lorsque je suis absent ? De quel hôte inconnu célèbre-t-on l'arrivée à cette heure ? Ces jardins devraient être déserts et silencieux. Je n'ai cependant point pris de hachich cette fois, et je ne suis pas le jouet d'une hallucination." Il pénétra plus loin. Des danseuses, revêtues de costumes éblouissants, ondulait comme des serpents, au milieu de tapis de Perse entourés de lampes pour qu'on ne perdît rien de leurs mouvements et de leurs poses. Elles ne parurent pas apercevoir le calife. Sous la porte du palais, il rencontra tout un monde d'esclaves et de pages portant des fruits glacés et des confitures dans des bassins d'or, des aiguières d'argent pleines de sorbets. Quoiqu'il marchât à côté d'eux, qu'il les coudoyât et en fût coudoyé, personne ne fit à lui la moindre attention. Cette singularité commença à le pénétrer d'une inquiétude secrète. Il se sentait passer à l'état d'ombre, d'esprit invisible, et il continua d'avancer de chambre en chambre, traversant les groupes comme s'il eût eu au doigt l'anneau magique possédé par Gygès.

(...)Le calife s'approcha chancelant et s'abrita derrière les plis étoffés d'une énorme portière de brocart. Il vit alors au fond de la salle, assis sur le divan, à côté de Sétalmulc, un homme ruisselant de pierreries, constellé de diamants. (...) Cette vision lui semblait un avertissement céleste, et son trouble augmenta encore lorsqu'il reconnut ou crut reconnaître ses propres traits dans ceux de l'homme assis près de sa soeur.

Nerval, Le voyage en Orient, (1851)



7. DANS LE JARDIN DES MOTS...

Dans le jardin des mots
verrouillé de sourires fragiles
trébuche une phrase malencontreuse

du gravier sur la langue
et voilà tu t'en vas

une corneille pose sa lanterne noire
sur les volutes du portail
signal d'alarme

attends encore un peu
que la pluie vienne
et apaise ce jardin

dans l'obscur
oratoire des herbes
où tu t'éloignes
la main indigo
de la nuit
douce et barbare
allume un instant
le regard suspendu
du renard

la lisière de la page bleutée
le bord des mots d'où l'on s'absente
tout devient rivière d'oiseaux
tout devient ruisseau d'ailes
l'histoire s'ébouriffe
les lettres font le gros dos
et la phrase lâche prise
le ciel est plumeux de paroles en l'air

une poignée de grains noirs jetée
pour être à la page
ce qu'un semis de mots est au silence
une floraison
pour être à la page
ce qu'une pluie soudaine est au sable
une vague nouvelle pleine et déliée

pour être à la page
ce qu'un chuchotement de pas est au seuil
une attente qui se nomme

pour être à la page
ce qu'un pollen d'étoiles est au ciel
une vendange d'or
que la nuit soulève et que le jour disperse

Extrait de Partage des jardins secrets

Chloé ROLLAND



8. JARDINS DU MONDE

1

Sud

J'ai vu vers le sud
Des jardins plantés de cris
Des jardins rouges
Où
Délétères
Des bombes ouvrent
De grands bassins.
Il y flotte
Petits poissons perdus
Des regards aussi écarquillés
Qu'une fleur au supplice.
Corps coquelicots
Butinés
Extatiques
Par des essaims
Migrant d'un bout à l'autre
De l'Afrique.

Mais...
Ne m'attends pas
Là.

2

Est

J'ai vu vers l'est
Des jardins plantés de silence.
Des hommes y forcent
D'étranges fleurs femelles
Qui poussent
Sans soleil
Dans des cages barbelées de bleu
D'ocre ou de noir.
Elles jaillissent
Craintives
De la boue des ruelles
De cette poussière qui habille les ruines
Oud
ans la violence
Eblouie
D'un stade...
Jardins mâles d'Afghanistan

Mais...
Ne m'attends pas
Là

3

Ouest

J'ai vu vers l'ouest
Des jardins plantés d'opulence
Beaux jusqu'à la nausée.
Il y pousse des monstres
Des fleurs toxicomanes
Perfusées à l'enfance.
Aussi seules que des bêtes de concours
Et si sottes, si tristes...
Des fleurs qui ne savent plus qu'elles sont des fleurs
Et qui revendiquent
Encore malgré tout
Leur exclusivité avec le ciel.
Des fleurs qui parlent si fort qu'elles n'entendent plus
rien du jardin.

Mais...
Ne m'attends pas
Là

4

Nord

J'ai vu vers le nord
Des jardins plantés d'anges
Jardins blancs
Si lents
Qu'il faut des millénaires aux fleurs
Pour dire leurs parfums.
il y neige des âmes
Des sagesseS froides
De temps
Des résonances d'univers à naître.
Et tout ça tombe
Comme une bonne nouvelle
Dans l'esprit des bêtes du pôle.

Mais...
Ne m'attends pas
Là

5

Ici

J'ai vu
Ici
Des jardins plantés d'indigence
Royaumes moribonds
En voie d'évanouissement.
Jardins de gueux
Où ricane l'ortie
Le riz
La menthe et
Et ce blé toujours vert.
Il pleut sur ces jardins
Des averses de sueur
Un jus aussi acide que le chant de l'oseille
Mains d'ouvriers
Mains jardinières
À planter

Modestes
Ces fleurs qui nourrissent le monde

Mais...
Ne m'attends pas
Là

6

Là-bas

Et puis...
On me dit que bientôt
Du désert surgira la guerre
Paysagiste du chaos.
Je sais son goût pour les plantes qui tuent
Pour les folies dressées entre rouille et cailloux
Elle va semer ses graines
Dans toutes les poitrines.
Là-bas
Bientôt
Des gazons d'hommes morts
Des parterres d'enfants
Plantés trop serrés pour survivre
La plainte haut perchée
Sur sa tige d'amour
Des femmes au visage de tournesol
Le cœur comme un derviche
Tournoyant...
Dément.
Beaux jardins des misères
Jamais laissés en triches
Où pleuvront
Oranges peut-être
Des agents jardiniers
Trop aveugles
Pour ne faucher que la vénéneuse plante.
Celle qui rampe
Voluptueuse
Dans l'esprit tourbeux de quelques dictateurs
Et d'une brassée d'hommes
Amateurs de fleurs mortes

Mais...
Ne m'attends pas
Là

7

Rendez-vous

Alors je pense à ce jardin
A ce jardin de l'homme qui porte un nom d'arbre..
Ses racines ont ligoté mes pas
Mon obsession d'errance.
Son feuillage apaise la soif
Ces cruautés d'horloge qui précipitent les chutes.
Là
Des roses ouvrent leurs arènes
Où bat le pouls de notre amour.
Elles tangent

Pourpres
Jusqu'au soir
Et leur langue
Aussi frivole qu'un parfum
Est la seule que je veuille apprendre.
Là
Est mon jardin
Ce jardin sans chagrin loin des jardins du monde.

C'est là
Que je t'espère
Et c'est là que j'attends.

Marie-Françoise Gaucher
Lauréate du Prix de Poésie des Jardins de Talcy, 2003
Extrait de Partage des jardins secrets



9. MON JARDIN

Mon jardin si petit, si riant, si coquet
Propose gentiment son calme et sa fraîcheur
Groupant toutes ses fleurs, il forme un grand bouquet
Le chèvrefeuille ocré diffuse sa senteur.

Le rosier vermillon croule sous le portail
Offrant au vent léger son parfum épicé
Et s'ouvre pleinement en un large éventail
Sur le support ancien de bois entrelacé.

Le lierre allègrement monte le long du mur
Dans ses feuilles parfois se faufile un oiseau
Ce minuscule Eden couronné par l'azur
S'arrête court devant les perles d'un rideau.

Marie-Antoinette CORDINA-FONTANA



10. LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain Village ,
Un jardin assez propre, et le clos attenant.

Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue ;
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un Lièvre troublée,
Fit qu'au Seigneur du Bourg notre homme se plaignit.

"Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit :
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est Sorcier, je crois. -Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur . Fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
- Et quand ? - Et dès demain, sans tarder plus longtemps. "

La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
"La fille du logis, qu'on vous voie, approchez .
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. "

Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir,
Toutes sottises dont la Belle
Se défend avec grand respect ;

Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.

Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
"De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
- Monsieur, ils sont à vous. - Vraiment ! dit le Seigneur,
Je les reçois, et de bon coeur. "

Il déjeune très bien ; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.

L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager ; adieu planches, carreaux :
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le Lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : "Ce sont là jeux de Prince."
Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la Province.

Petits Princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

Jean de La Fontaine



11. Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge

Ô le calme jardin d'été où rien ne bouge !
Sinon là-bas, vers le milieu
De l'étang clair et radieux,
Pareils à des langues de feu,
Des poissons rouges.

Ce sont nos souvenirs jouant en nos pensées
Calmes et apaisées
Et lucides - comme cette eau
De confiance et de repos.

Et l'eau s'éclaire et les poissons sautillent
Au brusque et merveilleux soleil,
Non loin des iris verts et des blanches coquilles
Et des pierres, immobiles
Autour des bords vermeils.

Et c'est doux de les voir aller, venir ainsi,
Dans la fraîcheur et la splendeur
Qui les effleure,
Sans crainte aucune et sans souci,
Qu'ils ramènent, du fond à la surface,
D'autres regrets que des regrets fugaces.

Emile Verhaeren

• • •

12. GARGANTUA

Jardin de l'abbaye utopique de Thélème, imaginé non pas à partir des jardins monastiques de son époque, mais des jardins italiens de la Renaissance.

Au milieu de la cour intérieure, il y avait une magnifique fontaine de bel albâtre. Au-dessus, les trois Grâces, portant des cornes d'abondance, rejetaient l'eau par les mamelles, la bouche, les oreilles, les yeux et les autres orifices du corps. La partie du bâtiment située au-dessus de cette cour était supportée par de gros piliers de calcédoine et de porphyre et des arcs à l'antique, sous lesquels se trouvaient de belles galeries, longues et vastes, ornées de peintures et de cornes de cerfs, de licornes, de rhinocéros, de dents d'hippopotames ou d'éléphants, et d'autres choses dignes d'admiration. Les appartements des dames allaient de la tour Arctique à la porte Antarctique. Les hommes occupaient le reste. En face des appartements des dames, au-dehors, il y avait pour les distraire, entre les deux premières tours, les lices, l'hippodrome, le théâtre et les bassins, avec les mirifiques piscines à trois niveaux, bien pourvues de tout l'équipement nécessaire et d'eau de myrte en abondance.

Le long de la rivière, c'était le beau jardin d'agrément avec, en son milieu, le beau labyrinthe. Entre les deux autres tours, les jeux de paume et de ballon. Du côté de la tour Glaciale, le verger, planté de toutes les espèces d'arbres fruitiers, tous disposés en quinconce. Au bout s'étendait le grand parc, foisonnant de toutes sortes de bêtes sauvages.

Rabelais



13. LA NOUVELLE HELOÏSE

Critique du jardin à la française

L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art partout, et de n'être jamais contents que l'art ne paraisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût, surtout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées droites, si sablées, qu'on trouve sans cesse, et ces étoiles, par lesquelles, bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer maladroitement les bornes? Voit-on dans les bois du sable de rivière, ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse? La nature emploie-t-elle sans cesse l'équerre et la règle? Ont-ils peur qu'on ne la reconnaisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer? Enfin, n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étaient déjà las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vite au terme? Ne dirait-on pas que, prenant le plus court chemin, ils font un voyage plutôt qu'une promenade, et se hâtent de sortir aussitôt qu'ils sont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais et simples, et qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison ? Il la fera si commode et si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, et pourtant si simple et si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre et la fraîcheur ; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la symétrie ; elle est ennemie de la nature et de la variété ; et toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même : il élaguera le terrain pour s'y promener commodément, mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement parallèles ; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite, elle aura je ne sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant. Il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives : le goût des points de vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas ; ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux.

Jean-Jacques Rousseau



14. LES MISERABLES

Le jardin de la rue Plumet : un jardin abandonné, refuge idéal pour Jean Valjean et Cosette.

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis plus d'un demi-siècle était devenu extraordinaire et charmant. Les passants d'il y a quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour le contempler, sans se douter des secrets qu'il dérobaient derrière ses épaisseurs fraîches et vertes. Plus d'un songeur à cette époque a laissé bien des fois ses yeux et sa pensée pénétrer indiscrètement à travers les barreaux de l'antique grille cadénassée, tordue, branlante, scellée à deux piliers verdis et moussus, bizarrement couronnée d'un fronton d'arabesques indéchiffrables.

Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisiées, quelques treillages décolorés par le temps pourrissant sur le mur; du reste plus d'allées ni de gazon; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient, aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui se traîne dans la mousse; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'oeil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

Victor Hugo



15. POEMES SATURNIENS

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.
Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.
Même j'ai retrouvé debout la Velléda,
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

Paul Verlaine

• • •

16. DU COTE DE CHEZ SWANN

Cà et là, à la surface, rougissait comme une fraise une fleur de nymphéa au coeur écarlate, blanc sur les bords. Plus loin, les fleurs plus nombreuses étaient plus pâles, moins lisses, plus grenues, plus plissées, et disposées par le hasard en enroulements si gracieux qu'on croyait voir flotter à la dérive, comme après l'effeuillement mélancolique d'une fête galante, des roses mousseuses en guirlandes dénouées. Ailleurs, un coin semblait réservé aux espèces communes qui montraient le blanc et le rose propres de la julienne, tandis qu'un peu plus loin, pressées les unes contre les autres en une véritable plate-bande flottante, on eût dit des pensées des jardins qui étaient venues poser comme des papillons leurs ailes bleuâtres et glacées sur l'obliquité transparente de ce parterre d'eau; de ce parterre céleste aussi: car il donnait aux fleurs un sol d'une couleur plus précieuse, plus émouvante que la couleur des fleurs elles-mêmes ; et, soit que pendant l'après-midi il fit étinceler sous les nymphéas le kaléidoscope d'un bonheur attentif, silencieux et mobile, ou qu'il s'emplît vers le soir, comme quelque port lointain, du rose et de la rêverie du couchant, changeant sans cesse pour rester toujours en accord, autour des corolles de teintes plus fixes, avec ce qu'il y a de plus profond, de plus fugitif, de plus mystérieux - avec ce qu'il y a d'infini - dans l'heure, il semblait les avoir fait fleurir en plein ciel.

Marcel Proust

• • •

17. Le petit jardin

De grâce, de grâce, monsieur le promoteur,
De grâce, de grâce, préservez cette grâce
De grâce, de grâce, monsieur le promoteur
Ne coupez pas mes fleurs

C'était un petit jardin
Qui sentait bon le Métropolitain,
Qui sentait bon le bassin parisien
C'était un petit jardin
Avec un rouge-gorge dans son sapin
Avec un homme qui faisait son jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d'Antin

Mais un jour près du jardin
Passa un homme qui au revers de son veston
Portait une fleur de béton
Dans le jardin une voix chanta

{au refrain}
C'était un petit jardin
Qui sentait bon le Métropolitain
A la place du joli petit jardin
Il y a l'entrée d'un souterrain
Où sont rangées comme des parpaings
Les automobiles du centre urbain

C'était un petit jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d'Antin.
C'était un petit jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d'Antin.

Jacques Dutronc et J.Lanzmann



18. Les jardins de banlieue

En banlieue
Des trains, des remblais et des gares
Et puis on y est sans crier gare
En banlieue
On quitte Paris dans la suie
Et voilà les maisons fleuries
De banlieue
L'été, y a des lilas qui chantent
Sur des rythmes de valse lente
La banlieue

Les ptits jardins bien astiqués
Les ptits rentiers tout étriqués
Les pit's filles en robe de piqué
Et les ptites rues mal indiquées
De banlieue, de ma banlieue
Tout près d'Paris
Dans la verdure
Oh ma chérie
Pourvu qu'êta dure
Ma banlieue...

J'me rappelle, on était tout mômes
Tu vois, on vivait par là
Sens-tu le rosier qui embaume
Les narcisses et les dahlias
C'est là, on poussait la barrière
On se croyait si loin de tout
La maison était pleine de lierre
Et y avait des oiseaux partout

Boris Vian

• • •

19. Les jardins suspendus de Babylone

Il y avait, dans la citadelle, le jardin suspendu, ouvrage, non pas de Sémiramis, mais d'un roi syrien postérieur à celle-ci : il l'avait fait construire pour plaire à une concubine. On raconte que cette femme, originaire de la Perse, regrettant les prés de ses montagnes, avait engagé le roi à lui rappeler par des plantations artificielles la Perse, son pays natal. Ce jardin, de forme carrée, avait chaque côté de 4 plèthres, on y montait, par des degrés, sur des terrasses posées les unes sur les autres, en sorte que le tout présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Ces terrasses ou plates-formes, sur lesquelles on montait, étaient soutenues par des colonnes qui, s'élevant graduellement de distance en distance, supportaient tout le poids des plantations; la colonne la plus élevée, de 50 coudées de haut³, supportait le sommet du jardin, et était de niveau avec les balustrades de l'enceinte. Les murs, solidement construits à grands frais, avaient 22 pieds d'épaisseur, et chaque issue 10 pieds de largeur. Les plates-formes des terrasses étaient composées de blocs de pierre dont la longueur, y compris la saillie, était de 16 pieds sur 4 de largeur. Ces blocs étaient recouverts d'une couche de roseaux mêlés de beaucoup d'asphalte; sur cette couche reposait une double rangée de briques cuites, cimentées avec du plâtre ; celles-ci étaient, à leur tour, recouvertes de lames de plomb, afin d'empêcher l'eau de filtrer à travers les atterrissements artificiels, et de pénétrer dans les fondations. Sur cette ouverture se trouvait répandue une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres. Ce sol artificiel était rempli d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leur dimension et leur beauté. Les colonnes s'élevaient graduellement, laissaient par leurs interstices pénétrer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creuse depuis le sommet jusqu'à sa base ; elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une grande quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur. Tel était ce jardin qui, comme nous l'avons dit, fut construit plus tard.

**Extrait de l'Histoire, livre II, probablement antérieur à l'an 21 av. J.- C.
de Diodore de Sicile, historien grec, contemporain de Jules César et d'Auguste**



20. Description du jardin d'Alkinoos

Aux côtés de la cour, on voit un grand jardin, avec ses quatre arpents enclos dans une enceinte. C'est d'abord un verger dont les hautes ramures, poiriers et grenadiers et pommiers aux fruits d'or et puissants oliviers et figuiers domestiques, portent, sans se lasser ni s'arrêter, leurs fruits; l'hiver comme l'été, toute l'année, ils donnent; l'haleine du Zéphyr, qui souffle sans relâche, fait bourgeonner les uns, et les autres donner la jeune poire auprès de la poire vieillie, la pomme sur la pomme, la grappe sur la grappe, la figue sur la figue.

Plus loin, chargé de fruits, c'est un carré de vignes, dont la moitié, sans ombre, au soleil se rôtit, et déjà l'on vendange et l'on foule les grappes; mais dans l'autre moitié, les grappes encore vertes laissent tomber la fleur ou ne font que rougir. Enfin, les derniers ceps bordent les plates-bandes du plus soigné, du plus complet des potagers; vert en toute saison, il y coule deux sources; l'une est pour le jardin, qu'elle arrose en entier, et l'autre, sous le seuil de la cour, se détourne vers la haute maison, où s'en viennent à l'eau tous les gens de la ville. Tels étaient les présents magnifiques des dieux au roi Alkinoos.

Extrait de L'Odyssée d'HOMÈRE



21. Le jardin du philosophe

Ah ! par Héra, le bel endroit pour y faire halte ! Ce platane vraiment couvre autant d'espace qu'il est élevé. Et ce gattilier, qu'il est grand et magnifiquement ombreux ! Dans le plein de sa floraison comme il est, l'endroit n'en peut être davantage embaumé ! Et encore, le charme sans pareil de cette source qui coule sous le platane, la fraîcheur de son eau : il suffit de mon pied pour me l'attester ! C'est à des Nymphes, c'est à Achéloüs, si j'en juge par ces figurines, par ces statues de dieux, qu'elle est sans doute consacrée. Et encore, s'il te plaît, le bon air qu'on a ici n'est-il pas enviable et prodigieusement plaisant ? Claire mélodie d'été, qui fait écho au chœur des cigales ! Mais le raffinement le plus exquis, c'est ce gazon, avec la douceur naturelle de sa pente qui permet, en s'y étendant, d'avoir la tête parfaitement à l'aise. Je le vois, un étranger ne peut avoir de meilleur guide que toi, mon cher Phèdre !

Extrait de Phèdre PLATON



22. Jardins Romains

Virgile, poète et botaniste

Oui, trop heureux vieillard, toi, tu prendras le frais
Sur les bords familiers de nos saintes fontaines.
Ici, comme toujours, sur toi viendra vibrer,
Pour l'induire au sommeil par leur léger murmure,
Des abeilles d'Hybla l'essaim nourri de fleurs.
Le chant de l'émondeur s'élèvera dans l'air,
Et d'une voix rauque tes colombes chéries
Ne cesseront pour toi de se plaindre sur l'orme.

Extrait de Bucoliques, de VIRGILE



23. Jardin des mille et une nuits

Je me promettais bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avaient donné, de ne pas ouvrir la porte d'or; mais comme, à cela près, il m'était permis de satisfaire ma curiosité, je pris la première des clefs des autres portes, qui étaient rangées par ordre.

J'ouvris la première porte, et j'entrai dans un jardin fruitier, auquel je crois que dans l'univers il n'y en a point qui soit comparable. Je ne pense pas même que celui que notre religion nous promet après la mort puisse le surpasser. La symétrie, la propreté, la disposition admirable des arbres, l'abondance et la diversité des fruits de mille espèces inconnues, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissait ma vue. Je ne dois pas négliger, madame, de vous faire remarquer que ce jardin délicieux était arrosé d'une manière fort singulière : des rigoles creusées avec art et proportion portaient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avaient besoin pour pousser leurs premières feuilles et leurs fleurs ; d'autres en portaient moins à ceux dont les fruits étaient déjà noués ; d'autres encore moins à ceux où ils grossissaient; d'autres n'en portaient que ce qu'il en fallait précisément à ceux dont le fruit avait acquis une grosseur convenable et n'attendait plus que la maturité ; mais cette grosseur surpassait de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos jardins. Les autres rigoles enfin, qui aboutissaient aux arbres dont le fruit était mûr, n'avaient d'humidité que ce qui était nécessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre. Je ne pouvais me lasser d'examiner et d'admirer un si beau lieu; et je n'en serais jamais sorti, si je n'eusse pas conçu dès lors une plus grande idée des autres choses que je n'avais point vues. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles ; je fermai la porte, et j'ouvris celle qui suivait.

Au lieu d'un jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs, qui n'était pas moins singulier dans son genre. Il renfermait un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que le précédent, mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avait besoin. La rose, le jasmin, la violette, le narcisse, l'hyacinthe, l'anémone, la tulipe, la renoncule, l'œillet, le lis et une infinité d'autres plantes qui ne fleurissaient ailleurs qu'en différents temps, se trouvaient là fleuries toutes à la fois ; et rien n'était plus doux que l'air qu'on respirait dans ce jardin.

J'ouvris la troisième porte ; je trouvai une volière très vaste. Elle était pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs, du plus fin, du moins commun. La cage était de santal et de bois d'aloès ; elle renfermait une infinité de rossignols, de chardonnerets, de serins, d'alouettes, et d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avais jamais entendu parler de ma vie. Les vases où étaient leur grain et leur eau étaient de jaspe ou d'agate la plus précieuse. D'ailleurs, cette volière était d'une grande propreté : à voir son étendue, je jugeais qu'il ne fallait pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle était; personne toutefois n'y paraissait, non plus que dans les jardins où j'avais été, dans lesquels je n'avais pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eût blessé la vue. Le soleil était déjà couché, et je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux qui cherchaient alors à se percher dans l'endroit le plus commode pour jouir du repos de la nuit. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivants, à l'exception de la centième.

Description d'un jardin persan Les Mille et Une Nuits



24. Poème du bassin de la cour des lions

Béni soit celui qui donna à l'imam Mohammed [V] un palais surpassant tous les autres par sa beauté parfaite.

Voici le jardin qui contient de si éclatantes merveilles que Dieu ne permet pas qu'il en existe de semblable.

De la perle qui l'orne jaillissent dans les airs des ondées étincelantes.

Elles retombent en vif-argent, parmi les diamants incomparablement purs, blancs et transparents.

Le fond du bassin évoque une masse de glace d'où l'eau s'écoule comme un solide au mouvement figé.

Du bord de la fontaine, le flot ruisselle comme de longs canaux — larmes longtemps retenues échappant à une amante.

Cette fontaine est pareille à un nuage bienfaisant, dont les gouttes inonderaient les lions.

Comme des récompenses ruisselant des mains du calife qui distribue les prises à ses lions de guerre,

Les flots s'écoulent sur ces fauves qui rampent devant leur maître.

Ibn Zamrak

• • •

25. Recette véritable

Il est impossible d'avoir un lieu propre pour en faire un jardin s'il ne s'y trouve une fontaine ou un ruisseau et c'est pour cela que je veux choisir un endroit plat au bas d'une montagne ou d'un terrier afin d'y prendre une source pour la faire dilater à mon plaisir par toutes les parties de mon jardin, et alors ayant trouvé telle commodité, je désignerai et ordonnerai mon jardin de telle invention que jamais homme n'a vu le semblable. Et m'assure qu'ayant trouvé ce lieu, je ferai un autant beau jardin qu'il en fut jamais sous le ciel, hormis le jardin de Paradis terrestre.

DEMANDE. Et où penses-tu trouver un haut terrier où il y ait quelque source d'eau, et une plaine au bas de la montagne, comme tu demandes ?

REPONSE. Il y a en France plus de quatre mille maisons nobles où ladite commodité se pourrait aisément trouver, et singulièrement le long des fleuves, comme tu dirais le long de la rivière de Loire, le long de la Gironde, de la Garonne, du Lot, du Tarn, et presque le long des autres fleuves. Cela n'est point impossible quant à la commodité ; je penserais trouver bientôt un lieu commode le long d'une rivière.

[Topographie du jardin]

DEMANDE. Dis-moi comment tu prétends orner ton jardin, après que tu auras acheté la place.

REPONSE. En premier lieu, je marquerai la quadrature de mon jardin de telle longueur et largeur que j'aviserais être requise, et ferai ladite quadrature en quelque plaine qui soit environnée de montagnes, terriers ou rochers, devers le côté du vent du nord et du vent d'ouest, afin que les dites montagnes, terriers ou rochers me servent es choses que je te dirai ci-après. J'aviserais aussi de situer mon jardin au-dessous de quelque source d'eau sortant desdits rochers et venant de lieu haut, et ce fait, je ferai madite quadrature. Mais quoi qu'il soit, je veux édifier mon jardin en un lieu où il y ait une prée par-dessous, pour sortir aucunesfois dudit jardin en la prée et ce, pour les causes qui seront déduites ci-après, et ayant ainsi fermé la situation du jardin, je viendrai lors à le diviser en quatre parties égales, et pour la séparation desdites parties il y aura une grande allée qui croisera ledit jardin, et aux quatre bouts de ladite croisée, il y aura à chacun bout un cabinet, et au milieu du jardin et croisée, il y aura un amphithéâtre tel que je te dirai ci-après, aux quatre anglets du jardin. Il y aura en chacune un cabinet, qui sont en nombre huit cabinets, et un amphithéâtre, qui seront édifiés au jardin. Mais tu dois entendre que tous les huit cabinets seront diversement étoffés, et de telle invention qu'on n'en a encore jamais vu ni oui parler.

Voilà pourquoi je veux ériger mon jardin sur le psaume cent quatre, là où le prophète décrit les œuvres excellentes et merveilleuses de Dieu, et en les contemplant, il s'humilie devant lui, et commande à son âme de louer le Seigneur en toutes ses merveilles. Je veux aussi édifier ce jardin admirable afin de donner occasion aux hommes de se rendre amateurs du cultivement de la terre, et de laisser toutes occupations ou délices vicieux, et mauvais trafics, pour s'amuser au cultivement de la terre.

DEMANDE. Je te prie me désigner, ou me faire un discours de ces beaux cabinets que tu prétends ainsi ériger.

RÉPONSE. En premier lieu, tu dois entendre que je ferai venir la source d'eau, ou partie d'icelle, du rocher aux huit cabinets susdits. Ce qui me sera assez aisé à faire : car ainsi que l'eau distillera de la montagne ou rocher, je prendrai sa source et la mènerai par toutes les parties de mon jardin, où bon me semblera; et en donnerai à chacun cabinet une portion, ainsi que je verrai être nécessaire, et édifierai mes cabinets de telle invention que de chacun d'eux sortira plus de cent pissures d'eau ; et ce par les moyens que je te ferai entendre, en te faisant le discours de la beauté des cabinets.

Bernard PALISSY



26. Les caractères

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont leur cours ; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher ; vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la solitaire, il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'orientale, de là il va à la veuve, il passe au drap d'or, de celle-ci à l'agate, d'où il revient enfin à la solitaire, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner ; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées, elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire, Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée ; il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre ; parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas ; ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le faire sourire et se moquer ; il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ; et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. Ô l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ; que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre tous les mortels possède une telle prune !

La Bruyère



27. La promenade de Versailles

La narratrice fait découvrir les jardins de Versailles à une " belle étrangère " accompagnée de parents, Télamon et Glicère.

[...] nous fûmes dans le jardin de fleurs à balustrade dorée, bordé de cyprès et d'arbustes différents, et rempli de mille espèces de fleurs ; la face d'en bas est fermée par une balustrade à hauteur d'appui, d'où la vue est fort champêtre. Ce jardin, aussi bien que tous les autres, a ses terrasses bordées de vases de cuivre peints en porcelaine. Au-dessous de cette terrasses à balustrade est le jardin des orangers, dont la belle Etrangère fut extrêmement surprise ; car elle ne comprenait pas qu'on pût mettre de si grands arbres dans des caisses. Télamon qui a extrêmement voyagé, avoua n'en avoir jamais vu de si beaux, et ne loua pas moins les myrthes, dont l'ancienneté les rend admirables.

" Si ce n'était, dit-il en adressant la parole à Glicère, que vous me trouveriez encore trop savant, je dirais que ces myrthes semblent être du temps de Vénus et d'Adonis, et avoir reçu de la mère des Amours cette jeunesse immortelle qui les a fait vieillir sans perdre leur beauté.

- Comme j'ai plus entendu parler de Vénus et d'Adonis, que de Pline et de Polybe, reprit Glicère en souriant, ce que vous venez de dire n'est pas trop savant pour moi ; et si je voulais le reprendre, je dirais seulement que cela est un peu bien fleuri.

- A ce que je vois, me dit la belle Etrangère, votre Prince se plaît à faire que l'Art ou surmonte ou embellisse la nature partout.

- Afin de vous confirmer dans ce sentiment, lui dis-je , je n'ai qu'à vous dire que ce n'est pas une affaire pour lui de changer des étangs de place, et qu'un de ces jours, il en changera deux, ou trois, et il y en aura un vis-à-vis d'ici, pour orner ce petit coin de paysage.

- On dirait à vous entendre parler, dit Glicère, que le roi change aussi facilement des étangs de place, qu'on change les pièces du jeu des échecs.

- Plus aisément encore, repris-je en riant, et cette grande orangerie qui est sous la terrasse où nous sommes, sera encore plus longue de la moitié qu'elle n'est, quoiqu'elle soit déjà très belle. "

Nous fûmes alors voir tous ces beaux orangers de plus près, que la belle Etrangère admira encore davantage. On lui fit voir ensuite ces grands jardins pour les fruits, où les espaliers de hauteurs différentes disposés en allées, et exposés judicieusement au soleil, on a trouvé l'art d'avoir des fruits qu'on croirait que le soleil de Provence aurait fait mûrir. Nous fûmes au sortir du jardin des orangers voir en passant le labyrinthe, et entre des bois verts entrecoupés d'allées et de fontaines, gagner le haut de ce superbe jardin, qu'on appelle le fer à cheval à cause de sa figure, et dont la magnificence toute royale montre assez qu'il ne peut être à un particulier, quelque grand qu'il fût. La terrasse qui règne au-dessus est un endroit admirable pour la vue, rien de trop loin, rien de trop près ; elle est bordée d'arbustes sauvages toujours verts. Et ce grand jardin en amphithéâtre avec trois perrons magnifiques, et trois rondeaux situés en triangle, a quelque chose de surprenant qu'on ne peut décrire. Tout y rit, tout y plaît, tout y porte la joie, et marque la grandeur du Maître

Madeleine de Scudéry



28. Manière de montrer les jardins de Versailles

1. En sortant du chasteau par le vestibule de la Cour de marbre, on ira sur la terrasse ; il faut s'arrester sur le haut des degrez pour considérer la situation des parterres des pièces d'eau et les fontaines des Cabinets.
2. Il faut ensuite aller droit sur le haut de Latonne et faire une pause pour considérer Latonne les lésars, les rampes, les statües, l'allée royalle, l'Apollon, le canal, et puis se tourner pour voir le parterre et le Chasteau.
3. Il faut après tourner à gauche pour aller passer entre les Sfinx ; en marchant il faut faire une pause devant le cabinet pour considérer la gerbe et la nappe ; en arrivant aux Sfinx on fera une pause pour voir le parterre du midy, et après on ira droit sur le haut de l'Orangerie d'oü l'on verra le parterre des orangers et le lac des Suisses.
4. On tournera à droit, on montera entre l'Apollon de bronze et le Lantin et l'on fera une pause au corps avancé d'oü l'on voit Bacchus et Saturne.
5. On descendra par la rampe droite de l'Orangerie et l'on passera dans le jardin des orangers, on ira droit à la fontaine d'oü l'on considérera l'Orangerie, on passera dans les allées des grands orangers, puis dans l'Orangerie couverte, et l'on sortira par le vestibule du costé du Labirinte.
6. On entrera dans le Labirinte , et après avoir descendu jusques aux canes et au chien, on remontera pour en sortir du costé de Bachus.
7. On ira voir la salle du bal, on en fera le tour, on ira dans le centre et l'on sortira par le bas de la rampe de Latonne.
8. On ira droit au point de vue du bas de Latonne, et en passant on regardera la petite fontaine du satire qui est dans un des bosquets ; quand on sera au point de veüe, on y fera une pause pour considérer les rampes, les vases, les statues, les Lésars, Latonne et le chasteau ; de l'autre costé, l'allée royalle, l'Apollon, le canal, les gerbes des bosquets, Flore, Saturne, à droit Cérès, à gauche Bachus.
9. On descendra par la girandolle qu'on verra en passant pour aller à Saturne, on en fera le demy tour et l'on ira à l'isle royalle.
10. On passera sur la chaussée où il y a des jets aux deux costez, et l'on fera le tour de la grande pièce ; quand on sera au bas, on fera une pause pour considérer les gerbes, les coquilles, les bassins, les statües et les portiques.
11. Après on ira jusques à la petite allée qui va à l'Apollon, et l'on entrera à la gallerie par en bas ; on en fera le tour, et l'on sortira par l'allée qui va à la Colonade.
12. On entrera dans la Colonade, on ira dans le milieu, où l'on fera le tour pour considérer les colonnes, les ceintres, les bas reliefs et les bassins. En sortant on s'arretera pour voir le groupe de Guidy et l'on ira du costé de l'allée royalle.
13. On descendra à l'Apollon , où l'on fera une pause pour considérer les figures, les vases de l'allée royalle, Latonne et le chasteau ; on verra aussi le canal. Si on veut voir le mesme jour la Mesnagerie et Trianon, on ira devant que de voir le reste des fontaines.

14. On entrera dans la petite allée qui va à Flore , on ira aux bains d'Apollon et l'on en fera le tour pour considérer les statues, cabinets et bas-reliefs.
15. On passera par Lancellade, où l'on ne fera qu'un demy-tour, et après l'avoir considéré, on en sortira par en bas.
16. On entrera à la salle du Conseil, on remontera jusqu'à Flore, on en fera le demy tour.
17. On ira à la montagne, on fera un demy tour dans la petite allée qui tourne devant que d'entrer dans le centre de l'Etoile, et quand on y sera, on fera un tour de la montagne.
18. On ira après à Cérès pour aller au théâtre, on verra les changements, et l'on considérera les jets des arcades.
19. On sortira par le bas de la rampe au Nort, et l'on entrera au Marais, on en fera le tour.
20. On entrera aux trois fontaines par en haut, on descendra, et après avoir considéré les fontaines des trois étages, l'on sortira par l'allée qui va au Dragon.
21. On tournera autour du Dragon , et l'on fera considérer les jets et la pièce de Neptune.
22. On ira à l'arc de Triomphe, l'on remarquera la diversité des fontaines, des jets, des nappes et des cuves des figures et les différents effets d'eau.
23. On ressortira par le Dragon, on passera par l'allée des Enfants, et quand on sera sur la pierre qui est entre les deux bassins d'en bas, on se tournera pour voir d'un coup d'œil tous les jets de Neptune et du Dragon ; on continuera en suite de monter par ladite allée.
24. On s'arrêtera au bas de la nape, et l'on fera voir les bas-reliefs et le reste de cette fontaine.
25. On passera après la Piramide , où l'on s'arrêtera un moment, et après on remontera au château par le degré de marbre qui est entre l'Esguiseur et la Vénus honteuse, on se tournera sur le haut du degré pour voir le parterre du Nort, les statues, les vases, les couronnes, la Piramide et ce qu'on peut voir de Neptune, et après on sortira du jardin par la mesme porte par où l'on est entré. Quand on voudra voir le mesme jour la Ménagerie et Trianon, après avoir fait la pause auprès d'Apollon, on ira s'embarquer pour aller à la Ménagerie. En montant sur l'amphithéâtre, on fera une pause pour considérer le canal et ce qui le termine du côté de Trianon. On ira dans le salon du milieu. On entrera dans toutes les cours, où sont les animaux. Après on se rembarquera pour aller à Trianon. En arrivant, on montera par les rampes, on fera une pause en haut, et l'on fera remarquer les trois jets, le canal et le bout du côté de la Ménagerie. On ira droit à la fontaine du milieu du parterre bas, d'où l'on montrera la maison. Après l'on ira la voir par dedans, on entrera dans le peristyle, on y remarquera la veüe de l'advenue, et du jardin l'on verra la Cour ; après on ira dans le reste de la maison jusques au salon du haut de la galerie. On montrera le jardin du Roy. On reviendra par la mesme salon du bout de la galerie pour entrer dans les Sources. Et après on passera dans la galerie pour aller à Trianon sous bois. On ira jusques sur la terrasse du haut de la cascade, et puis on viendra sortir par le salon du bout de la galerie du côté du bois. On ira le long de la terrasse jusques à l'angle, d'où l'on voit le canal, on tournera après au cabinet du bout de l'aisle d'où l'on verra le chateau, les bois et le canal. On en sortira et l'on passera le long du corps du logis du côté des offices et l'on ira jusques à l'allée du milieu. Quand on sera dans le centre de la maison, on fera voir l'obscurité du bois, le grand jet et la Nape au travers de l'ombre. On descendra droit au parterre de gazon, on s'arrêtera au bas de l'allée obscure pour considérer les jets qui l'environnent. On ira passer à la fontaine qui est dans le petit bosquet pour aller à la cascade basse. On remontera le long de l'allée jusques à la haute. Et après on ira traverser le parterre bas par l'allée qui va au fer à cheval. On en descendra pour entrer dans

les batteaux pour aller à l'Apollon. Et après on reprendra l'allée qui va à Flore, on ira aux bains d'Apollon et l'on verra le reste ainsy qu'il est marqué cy dessus.

Louis XIV



29. Le Philosophe Scythe

Un Philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers satisfait et tranquille,
Son bonheur consistait aux beautés d'un Jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la Nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda :
" Pourquoi cette ruine. Etait-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;

Laissez agir la faux du temps :
Ils iront aussi tôt border le noir rivage.
- J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,
Le reste en profite d'autant. "
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son Verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.
Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

La Fontaine



30. La faute de l'abbé Mouret

C'était le jardin qui avait voulu la faute. Pendant des semaines, il s'était prêté au lent apprentissage de leur tendresse. Puis, au dernier jour, il venait de les conduire dans l'alcôve verte. Maintenant, il était le tentateur, dont toutes les voix enseignaient l'amour. Du parterre, arrivaient des odeurs de fleurs pâmées, un long chuchotement, qui contait les noces des roses, les voluptés des violettes ; et jamais les sollicitations des héliotropes n'avaient eu une ardeur plus sensuelle. Du verger, c'étaient des bouffées de fruits mûrs que le vent apportait, une senteur grasse de fécondité, la vanille des abricots, le musc des oranges. Les prairies élevaient une voix plus profonde, faite des soupirs des millions d'herbes que le soleil baisait, large plainte d'une foule innombrable en rut, qu'attendrissaient les caresses fraîches des rivières, les nudités des eaux courantes, au bord desquelles les saules rêvaient tout haut de désir. La forêt soufflait la passion géante des chênes, les chants d'orgue des hautes futaies, une musique solennelle, menant le mariage des frênes, des bouleaux, des charmes, des platanes, au fond des sanctuaires de feuillage ; tandis que les buissons, les jeunes taillis étaient pleins d'une polissonnerie adorable, d'un vacarme d'amants se poursuivant, se jetant au bord des fossés, se volant le plaisir, au milieu d'un grand froissement de branches. Et, dans cet accouplement du parc entier, les étreintes les plus rudes s'entendaient au loin, sur les roches, là où la chaleur faisait éclater les pierres gonflées de passion, où les plantes épineuses aimaient d'une façon tragique, sans que les sources voisines pussent les soulager, tout allumées elles-mêmes par l'astre qui descendait dans leur lit. - Que disent-ils ? murmura Serge, éperdu. Que veulent-ils de nous, à nous supplier ainsi ? Albine, sans parler, le serra contre elle. [...]

Alors, Albine et Serge entendirent. Il ne dit rien, il la lia de ses bras, toujours plus étroitement. La fatalité de la génération les entourait. Ils cédèrent aux exigences du jardin. Ce fut l'arbre qui confia à l'oreille d'Albine ce que les mères murmurent aux épousées, le soir des noces.

Albine se livra. Serge la posséda.

Et le jardin entier s'abîma avec le couple, dans un dernier cri de passion. Les troncs se ployèrent comme sous un grand vent ; les herbes laissèrent échapper un sanglot d'ivresse ; les fleurs, évanouies, les lèvres ouvertes, exhalèrent leur âme ; le ciel lui-même, tout embrasé d'un coucher d'astre, eut des nuages immobiles, des nuages pâmés, d'où tombait un ravissement surhumain. Et c'était une victoire pour les bêtes, les plantes, les choses, qui avaient voulu l'entrée de ces deux enfants dans l'éternité de la vie. Le parc applaudissait formidablement.

Emile Zola



31. La Curée

Depuis un instant, la vue de Maxime et de Louise, comme elle traversait une allée, avait brusquement arrêté la jeune femme derrière un arbuste. Autour d'elle, la serre chaude, pareille à une nef d'église, et dont de minces colonnettes de fer montaient d'un jet soutenir le vitrail cintré, étalait ses végétations grasses, ses nappes de feuilles puissantes, ses fusées épanouies de verdure.

Au milieu, dans un bassin ovale, au ras du sol, vivait, de la vie mystérieuse et glauque des plantes d'eau, toute la flore aquatique des pays du soleil. Des *Cyclanthus*, dressant leurs panaches verts, entouraient, d'une ceinture monumentale, le jet d'eau, qui ressemblait au chapiteau tronqué de quelque colonne cyclopéenne. Puis, aux deux bouts, de grands *Tornélias* élevaient leurs broussailles étranges au-dessus du bassin, leurs bois secs, dénudés, tordus comme des serpents malades, et laissant tomber des racines aériennes, semblables à des filets de pêcheur pendus au grand air. Près du bord, un *Pandanus* de Java épanouissait sa gerbe de feuilles verdâtres, striées de blanc, minces comme des épées, épineuses et dentelées comme des poignards malais. Et, à fleur d'eau, dans la tiédeur de la nappe dormante doucement chauffée, des *Nymphéas* ouvraient leurs étoiles roses, tandis que des *Euryales* laissaient traîner leurs feuilles rondes, leurs feuilles lépreuses, nageant à plat comme des dos de crapauds monstrueux couverts de pustules.

Pour gazon, une large bande de Sélaginelle entourait le bassin. Cette fougère naine formait un épais tapis de mousse, d'un vert tendre. Et, au-delà de la grande allée circulaire, quatre énormes massifs allaient d'un élan vigoureux jusqu'au cintre : les Palmiers, légèrement penchés dans leur grâce, épanouissaient leurs éventails, étalaient leurs têtes arrondies, laissaient pendre leur palmes, comme des avirons lassés par leur éternel voyage dans le bleu de l'air ; les grands Bambous de l'Inde montaient droits, frêles et durs, faisant tomber de haut leur pluie légère de feuilles ; un *Ravenala*, l'arbre du voyageur, dressait son bouquet d'immenses écrans chinois ; et, dans un coin, un *Bananier*, chargé de ses fruits, allongeait de toutes parts ses longues feuilles horizontales, où deux amants pourraient se coucher à l'aise en se serrant l'un contre l'autre. Aux angles, il y avait des *Euphorbes* d'Abyssinie, ces cierges épineux, contrefaits, pleins de bosses honteuses, suant le poison. Et, sous les arbres, pour couvrir le sol, des fougères basses, les *Adiantums*, les *Ptérides*, mettaient leurs dentelles délicates, leurs fines découpures. Les *Alsophilas*, d'espèce plus haute, étageaient leurs rangs de rameaux symétriques, sexangulaires, si réguliers, qu'on aurait dit de grandes pièces de faïence destinées à contenir les fruits de quelque dessert gigantesque. Puis, une bordure de *Bégonias* et de *Caladiums* entourait les massifs ; les *Bégonias*, à feuilles torses, tachées superbement de vert et de rouge ; les *Caladiums*, dont les feuilles en fer de lance, blanches et à nervures vertes, ressemblent à de larges ailes de papillon ; plantes bizarres dont le feuillage vit étrangement, avec un éclat sombre ou pâlisant de fleurs malsaines.

Derrière les massifs, une seconde allée, plus étroite, faisait le tour de la serre. Là, sur des gradins, cachant à demi les tuyaux de chauffage, fleurissaient les *Marantas*, douces au toucher comme du velours, les *Gloxinias*, aux cloches violettes, les *Dracenas*, semblables à des lames de vieille laque vernie.

Mais un des charmes de ce jardin d'hiver était, aux quatre coins, des antres de verdure, des berceaux profonds, que recouvraient d'épais rideaux de lianes. Des bouts de forêt vierge avaient bâti, en ces endroits, leurs murs de feuilles, leurs fouillis impénétrables de tiges, de jets souples, s'accrochant aux branches, franchissant le vide d'un vol hardi, retombant de la voûte comme des glands de tentures riches. Un pied de *Vanille*, dont les gousses mûres exhalaient des senteurs pénétrantes, courait sur la rondeur d'un portique garni de mousse ; les *Coques* du Levant tapissaient les colonnettes de leurs feuilles rondes ; les *Bauhinias*, aux grappes rouges, les *Quisqualus*, dont les fleurs pendaient comme des colliers de verroterie, filaient, se coulaient, se nouaient, ainsi que des couleuvres minces, jouant et s'allongeant sans fin dans le noir des verdure.

Et, sous les arceaux, entre les massifs, çà et là, des chaînettes de fer soutenaient des corbeilles dans lesquelles s'étaient étalées des Orchidées, les plantes bizarres du plein ciel, qui poussent de toutes parts leurs rejets trapus, noueux et déjetés comme des membres infirmes. Il y avait les Sabots de Vénus, dont la fleur ressemble à une pantoufle merveilleuse, garnie au talon d'ailes de libellule ; les AERidès, si tendrement parfumées ; les Stanhopéas, aux fleurs pâles, tigrées, qui soufflent au loin, comme des gorges amères de convalescent, une haleine âcre et forte.

Mais ce qui, de tous les détours des allées frappait les regards, c'était un grand Hibiscus de la Chine, dont l'immense nappe de verdure et de fleurs couvrait tout le flanc de l'hôtel, auquel la serre était scellée. Les larges fleurs pourpres de cette mauve gigantesque, sans cesse renaissantes, ne vivent que quelques heures. On eût dit des bouches sensuelles de femme qui s'ouvraient, les lèvres rouges, molles et humides, de quelque Messaline géante, que des baisers meurtrissaient, et qui toujours renaissaient avec leur sourire avide et saignant.

Renée, près du bassin, frissonnait au milieu de ces floraisons superbes. Derrière elle, un grand sphinx de marbre noir, accroupi sur un bloc de granit, la tête tournée vers l'aquarium, avait un sourire de chat discret et cruel ; et c'était comme l'Idole sombre, aux cuisses luisantes, de cette terre de feu. A cette heure, des globes de verre dépoli éclairaient les feuillages de nappes laiteuses. Des statues, des têtes de femme dont le cou se renversait, gonflé de rires, blanchissaient au fond des massifs, avec des taches d'ombres qui tordaient leurs rires fous. Dans l'eau épaisse et dormante du bassin, d'étranges rayons se jouaient, éclairant des formes vagues, des masses glauques, pareilles à des ébauches de monstres. Sur les feuilles lisses du Ravenala, sur les éventails vernis des Lataniers, un flot de lueurs blanches coulait ; tandis que, de la dentelle des Fougères, tombaient en pluie fine des gouttes de clarté. En haut, brillaient des reflets de vitre, entre les têtes sombres des hauts Palmiers. Puis, tout autour, du noir s'entassait ; les berceaux, avec leurs draperies de lianes, se noyaient dans les ténèbres, ainsi que des nids de reptiles endormis.

Et, sous la lumière vive, Renée songeait, en regardant de loin Louise et Maxime. Ce n'était plus la rêverie flottante, la grise tentation du crépuscule, dans les allées fraîches du Bois. Ses pensées n'étaient plus bercées et endormies par le trot de ses chevaux, le long des gazons mondains, des taillis où les familles bourgeoises dînent le dimanche. Maintenant un désir net, aigu, l'emplissait.

Un amour immense, un besoin de volupté, flottait dans cette nef close, où bouillait la sève ardente des tropiques. La jeune femme était prise dans ces noces puissantes de la terre, qui engendraient autour d'elle ces verdure noires, ces tiges colossales ; et les couches âcres de cette mer de feu, cet épanouissement de forêt, ce tas de végétations, toutes brûlantes des entrailles qui les nourrissaient, lui jetaient des effluves troublants, chargés d'ivresse. A ses pieds, le bassin, la masse d'eau chaude, épaissie par les suc des racines flottantes, fumait, mettait à ses épaules un manteau de vapeurs lourdes, une buée qui lui chauffait la peau, comme l'attouchement d'une main moite de volupté. Sur sa tête, elle sentait le jet des Palmiers, les hauts feuillages secouant leur arôme. Et plus que l'étouffement chaud de l'air, plus que les clartés vives, plus que les fleurs larges, éclatantes, pareilles à des visages riant ou grimaçant entre les feuilles, c'étaient surtout les odeurs qui la brisaient. Un parfum indéfinissable, fort, excitant, traînait, fait de mille parfums : sueurs humaines, haleines de femmes, senteurs de chevelures ; et des souffles doux et fades jusqu'à l'évanouissement, étaient coupés par des souffles pestilentiels, rudes, chargés de poisons. Mais, dans cette musique étrange des odeurs, la phrase mélodique qui revenait toujours, dominant, étouffant les tendresses de la Vanille et les acuités des Orchidées, c'était cette odeur humaine, pénétrante, sensuelle, cette odeur d'amour qui s'échappe le matin de la chambre close de deux jeunes époux.

Renée, lentement, s'était adossée au socle de granit. Dans sa robe de satin vert, la gorge et la tête rougissantes, mouillées des gouttes claires de ses diamants, elle ressemblait à une grande fleur, rose et verte, à un des Nymphéas du bassin, pâmé par la chaleur. A cette heure de vision nette, toutes ses bonnes résolutions s'évanouissaient à jamais, l'ivresse du dîner remontait à sa tête, im-

périeuse, victorieuse, doublée par les flammes de la serre. Elle ne songeait plus aux fraîcheurs de la nuit qui l'avaient calmée, à ces ombres murmurantes du jardin, dont les voix lui avaient conseillé la paix heureuse. Ses sens de femme ardente, ses caprices de femme blasée s'éveillaient. Et, au-dessus d'elle, le grand sphinx de marbre noir riait d'un rire mystérieux, comme s'il avait lu le désir enfin formulé qui galvanisait ce coeur mort, le désir longtemps fuyant, "l'autre chose" vainement cherchée par Renée dans le bercement de sa calèche, dans la cendre fine de la nuit tombante, et que venait brusquement de lui révéler sous la clarté crue, au milieu de ce de feu, la vue de Louise et de Maxime, riant et jouant, les mains dans les mains.

A ce moment, un bruit de voix sortit d'un berceau voisin, dans lequel Aristide Saccard avait conduit les sieurs Mignon et Charrier. "Non, vrai, monsieur Saccard, disait la voix grasse de celui-ci, nous ne pouvons vous racheter cela à plus de deux cents francs le mètre." Et la voix aigre de Saccard se récriait :

"Mais, dans ma part, vous m'avez compté le mètre de terrain à deux cent cinquante francs.

- Eh bien, écoutez, nous mettrons deux cent vingt-cinq francs."

Et les voix continuèrent, brutales, sonnait étrangement sous les palmes tombantes des massifs. Mais elles traversèrent comme un vain bruit le rêve de Renée, devant laquelle se dressait, avec l'appel du vertige, une jouissance inconnue, chaude de crime, plus âpre que toutes celles qu'elle avait déjà épuisées, la dernière qu'elle eût encore à boire. Elle n'était plus lasse.

L'arbuste derrière lequel elle se cachait à demi était une plante maudite, un Tanghin de Madagascar, aux larges feuilles de buis, aux tiges blanchâtres, dont les moindres nervures distillent un lait empoisonné. Et, à un moment, comme Louise et Maxime riaient plus haut, dans le reflet jaune, dans le coucher de soleil du petit salon, Renée, l'esprit perdu, la bouche sèche et irritée, prit entre ses lèvres un rameau du Tanghin, qui lui venait à la hauteur des dents, et mordit une des feuilles amères.

Emile Zola



32. Les lilas et les roses

O mois des floraisons mois des métamorphoses
Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Ni ceux que le printemps dans les plis a gardés

Je n'oublierai jamais l'illusion tragique
Le cortège les cris la foule et le soleil
Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique
L'air qui tremble et la route à ce bourdon d'abeilles
Le triomphe imprudent qui prime la querelle
Le sang que préfigure en carmin le baiser
Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles
Entourés de lilas par un peuple grisé

Je n'oublierai jamais les jardins de la France
Semblables aux missels des siècles disparus
Ni le trouble des soirs l'énigme du silence
Les roses tout le long du chemin parcouru
Le démenti des fleurs au vent de la panique
Aux soldats qui passaient sur l'aile de la peur
Aux vélos délirants aux canons ironiques
Au pitoyable accoutrement des faux campeurs

Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images
Me ramène toujours au même point d'arrêt
A Sainte-Marthe Un général De noirs ramages
Une villa normande au bord de la forêt
Tout se tait L'ennemi dans l'ombre se repose
On nous a dit ce soir que Paris s'est rendu
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Et ni les deux amours que nous avons perdus

Bouquets du premier jour lilas lilas des Flandres
Douceur de l'ombre dont la mort farde les joues
Et vous bouquets de la retraite roses tendres
Couleur de l'incendie au loin roses d'Anjou

Louis Aragon – Le Crève-Cœur



33. LE JARDIN D'HIVER

Pendant que les canons, montrés à l'émeute le 29 janvier, étaient, pour ainsi dire, encore en batterie, un bal de bienfaisance attirait tout Paris au Jardin d'Hiver.

Voici ce que c'était que le Jardin d'Hiver.

Un poète l'avait peint d'un mot : "On a mis l'été sous verre." C'était une immense cage de fer, à deux nefs en croix, grande comme quatre ou cinq cathédrales, et revêtue d'une vitrine gigantesque. Cette cage était bâtie dans les Champs-Élysées. On y pénétrait par une galerie en planches, garnie de tapis et de tapisseries.

Quand on y entrait, l'œil se fermait d'abord dans l'éblouissement d'un flot de lumière; à travers cette lumière, on distinguait toutes sortes de fleurs magnifiques et d'arbres étranges, avec les feuillages et les attitudes des tropiques et des Florides, bananiers, palmiers, lataniers, cèdres, larges feuilles, énormes épines, branches bizarres tordues et mêlées comme dans une forêt vierge. Du reste, il n'y avait là de vierge que la forêt. Les plus jolies femmes et les plus belles filles de Paris, en toilettes de bal, tourbillonnaient dans cette illumination a giorno comme un essaim dans un rayon.

Au-dessus de cette cohue parée, resplendissait un monstrueux lustre de cuivre, ou plutôt un immense arbre d'or et de flamme renversé, qui semblait avoir sa racine dans la voûte, et qui laissait pendre sur la foule son feuillage de clartés et d'étincelles. Un vaste cercle de candélabres, de lampadaires et de girandoles rayonnait de toutes parts autour de ce lustre comme les constellations autour du soleil. Un orchestre, qui faisait trembler harmonieusement le vitrage, résonnait dans les combles.

Mais ce qui donnait au Jardin d'Hiver une figure à part, c'est qu'au-delà de ce vestibule de lumière, de musique et de bruit, que les yeux traversaient comme un voile vague et éclatant, on apercevait une sorte d'arche immense et ténébreuse, une grotte d'ombre et de mystère. Cette grotte où se dressaient de grands arbres, où se hérissait un tapis percé d'allées et de clairières où l'on voyait un jet d'eau se dissoudre en brumes de diamants, n'était autre chose que le fond même du jardin.

Des points rougeâtres, qui ressemblaient à des oranges de feu, y luisaient, çà et là dans les branches. Tout cet ensemble était comme un rêve. Les lanternes dans le taillis, quand on en approchait, devenaient de grosses tulipes lumineuses, mêlées aux vrais camélias et aux roses réelles.

On s'asseyait sur un banc, les pieds dans la mousse et dans le gazon, et l'on sentait une bouche de chaleur sous ce gazon et cette mousse; on rencontrait une immense cheminée de marbre et de bronze, où brûlait la moitié d'un arbre, à deux pas d'un buisson frissonnant sous la pluie du jet d'eau. Il y avait des lampes dans les fleurs et des tapis dans les allées. Au milieu des arbres, des satyres, des nymphes toutes nues, des hydres, toutes sortes de groupes et de statues, qui avaient, tout ensemble, comme le lieu même où on les voyait, je ne sais quoi d'impossible et je ne sais quoi de vivant.

Victor Hugo



34. LE GUEPARD

Le jardin macérant dans ses limites forcées, exhalait des parfums onctueux, charnels, légèrement putrides, comme ces liquides aromatiques que distillent les reliques de certaines saintes ; les œillets couvraient de leur odeur poivrée l'odeur protocolaire des roses, l'odeur huileuse des magnolias qui s'alourdissaient dans les coins. En profondeur, on reconnaissait encore la fraîcheur de la menthe mêlée à la douceur enfantine de la cassie, aux fragrances pâtisseries du myrte. Par dessus le mur, le verger déversait dans le jardin la senteur d'alcôve des premières fleurs d'oranger.

C'était un jardin pour aveugles : la vue y était constamment offensée mais l'odorat y trouvait un plaisir puissant, bien que fort peu délicat. Les roses Paul Neyron, dont les plants avaient été achetés par le prince lui-même à Paris, avaient complètement dégénéré. D'abord stimulées, puis exténuées par les sucres vigoureux et indolents de la terre sicilienne, brûlées par des soleils d'apocalypse, elles s'étaient transformées en choux bizarres, couleur de chair, obscènes, dont émanait un arôme dense, assez repoussant, qu'aucun horticulteur français n'aurait osé rêver.

Giuseppe Tomasi di Lampedusa



35. Sur trois marches de marbre rose

Depuis qu'Adam, ce cruel homme,
A perdu son fameux jardin,
Où sa femme, autour d'une pomme,
Gambadait sans vertugadin,
Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, mieux hanté,
Mieux exercé dans l'art de plaire,
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
Ô dieux ! ô bergers ! ô rocailles !
Vieux Satyres, Termes grognons,
Vieux petits ifs en rangs d'oignons,
Ô bassins, quinconces, charmilles !
Boulingrins pleins de majesté,
Où les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles !
Fantômes d'empereurs romains,
Pâles nymphes inanimées

Qui tendez aux passants les mains,
Par des jets d'eau tout enrhumées !
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondu où les fauvettes
Cherchent en pleurant leurs chansons,
Où les dieux font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes !
Ô marronniers ! n'ayez pas peur ;
Que votre feuillage immobile,
Me sachant versificateur,
N'en demeure pas moins tranquille.
Non, j'en jure par Apollon
Et par tout le sacré vallon,
Par vous, Naiïades ébréchées,
Sur trois cailloux si mal couchées,
Par vous, vieux maîtres de ballets,
Faunes dansant sur la verdure,
Par toi-même, auguste palais,
Qu'on n'habite plus qu'en peinture,
Par Neptune, sa fourche au poing,
Non, je ne vous décrirai point.
Je sais trop ce qui vous chagrine ;
De Phoebus je vois les effets :
Ce sont les vers qu'on vous a faits
Qui vous donnent si triste mine.
Tant de sonnets, de madrigaux,
Tant de ballades, de rondeaux,
Où l'on célébrait vos merveilles,
Vous ont assourdi les oreilles,
Et l'on voit bien que vous dormez
Pour avoir été trop rimés.

Où l'on célébrait vos merveilles,
Vous ont assourdi les oreilles,
Et l'on voit bien que vous dormez
Pour avoir été trop rimés.

En ces lieux où l'ennui repose,
Par respect aussi j'ai dormi.
Ce n'était, je crois, qu'à demi :
Je rêvais à quelque autre chose.
Mais vous souvient-il, mon ami,
De ces marches de marbre rose,
En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'Orangerie,
À gauche, en sortant du château ?
C'était par là, je le parie,
Que venait le roi sans pareil,
Le soir, au coucher du soleil,
Voir dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher
(Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher).

Que ces trois marches sont jolies !
 Combien ce marbre est noble et doux !
 Maudit soit du ciel, disions-nous,
 Le pied qui les aurait salies !
 N'est-il pas vrai ? Souvenez-vous.
 - Avec quel charme est nuancée
 Cette dalle à moitié cassée !
 Voyez-vous ces veines d'azur,
 Légères, fines et polies,
 Courant, sous les roses pâlies,
 Dans la blancheur d'un marbre pur ?
 Tel, dans le sein robuste et dur
 De la Diane chasseresse,
 Devait courir un sang divin ;
 Telle, et plus froide, est une main
 Qui me menait naguère en laisse.
 N'allez pas, du reste, oublier
 Que ces marches dont j'ai mémoire
 Ne sont pas dans cet escalier
 Toujours désert et plein de gloire,
 Où ce roi, qui n'attendait pas,
 Attendit un jour, pas à pas,
 Condé, lassé par la victoire.
 Elles sont près d'un vase blanc,
 Proprement fait et fort galant.
 Est-il moderne ? est-il antique ?
 D'autres que moi savent cela ;
 Mais j'aime assez à le voir là,
 Étant sûr qu'il n'est point gothique.
 C'est un bon vase, un bon voisin ;
 Je le crois volontiers cousin
 De mes marches couleur de rose ;
 Il les abrite avec fierté.
 Ô mon Dieu ! dans si peu de chose
 Que de grâce et que de beauté !

Dites-nous, marches gracieuses,
 Les rois, les princes, les prélats,
 Et les marquis à grands fracas,
 Et les belles ambitieuses,
 Dont vous avez compté les pas ;
 Celles-là surtout, j'imagine,
 En vous touchant ne pesaient pas.
 Lorsque le velours ou l'hermine
 Frôlaient vos contours délicats,
 Laquelle était la plus légère ?
 Est-ce la reine Montespan ?
 Est-ce Hortense avec un roman,
 Maintenon avec son bréviaire,
 Ou Fontange avec son ruban ?
 Beau marbre, as-tu vu la Vallière ?
 De Parabère ou de Sabran
 Laquelle savait mieux te plaire ?

Entre Sabran et Parabère
 Le Régent même, après souper,
 Chavirait jusqu'à s'y tromper.
 As-tu vu le puissant Voltaire,
 Ce grand frondeur des préjugés,
 Avocat des gens mal jugés,
 Du Christ ce terrible adversaire,
 Bedeau du temple de Cythère,
 Présentant à la Pompadour
 Sa vieille eau bénite de cour ?
 As-tu vu, comme à l'ermitage,
 La rondelette Dubarry
 Courir, en buvant du laitage,
 Pieds nus, sur le gazon fleuri ?
 Marches qui savez notre histoire,
 Aux jours pompeux de votre gloire,
 Quel heureux monde en ces bosquets !
 Que de grands seigneurs, de laquais,
 Que de duchesses, de caillettes,
 De talons rouges, de paillettes,
 Que de soupirs et de caquets,
 Que de plumets et de calottes,
 De falbalas et de culottes,
 Que de poudre sous ces berceaux,
 Que de gens, sans compter les sots !
 Règne auguste de la perruque,
 Le bourgeois qui te méconnaît
 Mérite sur sa plate nuque
 D'avoir un éternel bonnet.
 Et toi, siècle à l'humeur badine,
 Siècle tout couvert d'amidon,
 Ceux qui méprisent ta farine
 Sont en horreur à Cupidon !...
 Est-ce ton avis, marbre rose ?
 Malgré moi, pourtant, je suppose
 Que le hasard qui t'a mis là
 Ne t'avait pas fait pour cela.
 Aux pays où le soleil brille,
 Près d'un temple grec ou latin,
 Les beaux pieds d'une jeune fille,
 Sentant la bruyère et le thym,
 En te frappant de leurs sandales,
 Auraient mieux réjoui tes dalles
 Qu'une pantoufle de satin.
 Est-ce d'ailleurs pour cet usage
 Que la nature avait formé
 Ton bloc jadis vierge et sauvage
 Que le génie eût animé ?
 Lorsque la pioche et la truelle
 T'ont scellé dans ce parc boueux,
 En t'y plantant malgré les dieux,
 Mansard insultait Praxitèle.
 Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,

Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé.

Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose,
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers ?
Est-ce que la commune mère,
Une fois son oeuvre accompli,
Au hasard livre la matière,
Comme la pensée à l'oubli ?
Est-ce que la tourmente amère
Jette la perle au lapidaire
Pour qu'il l'écrase sans façon ?
Est-ce que l'absurde vulgaire
Peut tout déshonorer sur terre
Au gré d'un cuistre ou d'un maçon ?

A. de MUSSET

• • •